

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le Magazine littéraire et le Québec

François Ricard

Volume 20, numéro 3 (117), mai-juin 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60068ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ricard, F. (1978). Le *Magazine littéraire* et le Québec. *Liberté*, 20(3), 92-95.

LE MAGAZINE LITTÉRAIRE ET LE QUÉBEC

Dresser le bilan de la littérature québécoise est en train de devenir, pour les périodiques parisiens, un lieu commun journalistique et probablement une opération rentable. Après *Europe*, *Change* et les *Nouvelles littéraires*, voici en effet que le *Magazine littéraire*, à son tour, consacre à nos livres et à nos écrivains un supplément de plus de soixante pages, qui a à peu près les mêmes avantages et les mêmes inconvénients que tous les autres dossiers du même genre.

Avantages : 1) faire connaître un peu mieux la littérature québécoise en France ; 2) déculpabiliser le lecteur français en lui évitant de devoir lire nos livres vu que, comme on sait, il n'en a pas le temps ; 3) déculpabiliser aussi la direction du périodique en question qui, en une seule livraison, peut organiser un grand rassemblement de tout ce dont elle n'a pas jugé nécessaire de parler au fur et à mesure ; 4) élargir la clientèle du *Magazine littéraire* au Québec ; 5) rassurer les lecteurs et écrivains québécois sur l'existence de notre littérature (puisque'on en parle dans une publication où il est aussi question de Dostoïevski, c'est donc que nous existons, comme Dostoïevski) ; 6) fournir l'occasion aux intellectuels, idéologues et plumitifs québécois de publier un texte à Paris, texte dans lequel ils ont en outre la possibilité de s'adresser à un lecteur en principe passif (puisque'il ne sait rien avant de lire), c'est-à-dire un lecteur qui risque de prendre leurs élucubrations, opinions et partis pris pour de l'*information* ; et enfin 7) permettre à d'autres intellectuels, idéologues et plumitifs québécois (comme votre serviteur) de répliquer aux premiers. C'est pour toutes ces raisons que la publication d'un dossier comme celui du *Magazine littéraire* est à chaque fois une grande fête. Quant à savoir si elle change quelque chose à quoi que ce soit, c'est une tout autre question.

Inconvénients : ils découlent des avantages. Mais le principal, et le moins évitable, c'est qu'il y a toujours une disprop-

portion flagrante entre l'intention et le résultat. L'intention est toujours de couvrir aussi honnêtement, aussi objectivement que possible la littérature québécoise, comme le déclare d'ailleurs, d'entrée de jeu, Marc Kravetz, le journaliste français responsable de ce dossier. Mais le résultat, hélas, est rarement à la hauteur de ces (bonnes) intentions, et ce qui est produit s'avère toujours être une image partielle et partiale, plus ou moins contestable, de ladite littérature, selon que le journaliste français a fait la rencontre de telle ou telle personne, de tel ou tel groupe, des représentants de telle ou telle tendance, qu'il a mangé dans tel ou tel restaurant, couché dans tel ou tel lit, lu telle ou telle revue, etc. C'est peut-être que toute littérature, même la nôtre, est trop complexe, trop multiple, pour pouvoir être ramenée aux dimensions d'un dossier journalistique, si volumineux soit-il...

Mais soyons juste envers ce supplément du *Magazine littéraire*. C'est un reportage, et rien de plus. Et comme reportage, il a des qualités : il couvre la plupart des grands domaines de notre vie littéraire (roman, poésie, théâtre, essai, chanson, bande dessinée, revues, édition), il tient compte des malaises actuels, de la crise latente que traverse depuis quelque temps la littérature québécoise, et il contient des renseignements très abondants. Au nombre des bons articles qu'on peut y lire, signalons entre autres ceux de Marcel Bélanger (sur Aquin), André Bourassa (sur Gauvreau), Jean-Yves Roy (sur l'essai) et Madeleine Gagnon (sur la littérature féminine), ainsi que les entrevues avec Michel Garneau et Robert Davies.

Mais les défauts ne sont pas moins nombreux et flagrants. D'abord, c'est bâclé. On aura beau dire, rien n'excuse la négligence avec laquelle on a imprimé ces soixantes pages, couvres de coquilles (dont certaines sont parfois cocasses : Gabrielle Roy obtient le « prix Femina 1974 » ; Jacques Ferron devient l'auteur de « l'Amélanchia », Gratien Gélinas celui de « Titi-Coq », un nommé Morin celui du *Rabelais tel quel* de Georges-André Vachon ; et Jacques Brault est rebaptisé « Broult » !), et où les photographies portent des légendes quelquefois inattendues (le portrait de Pellan — il doit être content ! — donné pour celui de Borduas ; celui de Pierre

Gauvreau pour celui de Claude ; et une photo de journal où l'on voit le ministre « Jacques » Charron au soir de la victoire du « 16 » novembre 1976). Ce n'est pas ce qu'on appelle du travail bien fait.

Mais le plus irritant est ailleurs : dans les articles eux-mêmes, dans certains d'entre eux plutôt, dus à des critiques québécois peut-être plus soucieux d'imposer leur vision et le nom de leurs amis que de rendre compte de ce qui est. Par exemple Jacques Pelletier qui, dans son « Panorama du roman québécois », nous resert son inévitable *Johnny Bungalow* et présente évidemment V.-L. Beaulieu comme « l'écrivain majeur » de la période 1968-1978 (V.-L. Beaulieu qui est du reste le grand bénéficiaire de ce dossier, puisque, en plus de le présenter comme l'écrivain « majeur », on le fait aussi voir sous les traits d'un grand éditeur et on réserve deux belles pages à une autre et semblable lamentation dont il a seul le secret). Par exemple Philippe Haeck, puisqu'il faut l'appeler par son nom, qui a réussi à persuader Marc Kravetz de l'importance transcendante de ses propres écrits et qui, dans l'article qu'il signe sur la « poésie québécoise aujourd'hui », se livre à toutes les déformations que nous, nous connaissons bien, comme d'expédier en une ligne, parmi les poètes de l'« asphyxie » (*What's that ?*), aux côtés de Saint-Denys Garneau et Jean-Aubert Loranger, les oeuvres de Jacques Brault et de Gilbert Langevin, comme de ne pas nommer une seule fois Pierre Morency, ni Fernand Ouellette, ni Michel Beaulieu, ou comme de prétendre que Borduas a *dû* s'exiler. Par exemple Madeleine Gagnon et Mireille Lanctôt, qui réussissent à passer complètement sous silence la Rencontre des écrivains de 1975. Par exemple Patrick Straram, qui fait de Jean-Jules Richard rien de moins que le « Jack London québécois » et en profite pour conter sa propre vie. Par exemple — et pire que tout — Réginald Hamel, qui a composé une « chronologie » bourrée de lieux communs et d'interprétations fantaisistes, et surtout un « Petit dictionnaire des auteurs québécois » qui est précisément le contraire de ce que son titre annonce. On y trouve, en effet, les noms d'écrivains aussi sublimes que François-Albert Angers, Henri Bourassa, Pierre Bourgault (il publie son oeuvre dans *Nous*), Michel Char-

trand, André d'Allemagne, Jean-Paul Desbiens, Olivier Guimond, René Lévesque, Honoré Mercier, Louis-Joseph Papineau, Maurice Duplessis, Jean-Louis Roux et, comme il se doit, Pierre-Elliott Trudeau, tandis que sont rejetés aux limbes de la littérature Gilles Archambault, Jacques Poulin, Pierre Morency, Fernand Ouellette, André Major, Rina Lasnier, Jacques Benoît, Pierre Nepveu, Jacques Brossard, Gilles Marcotte et même Claude Jasmin. De ceux qui ont l'insigne honneur de figurer à ce « dictionnaire », on apprend aussi des choses étonnantes : Jacques Brault ne serait rien d'autre qu'un « poète engagé dans la défense de la liberté collective des Québécois », la poésie de Paul Chamberland prônerait toujours la « révolution à caractère socialiste », l'ouvrage le plus lu de Jacques Ferron serait *les Confitures de coings*, Claude Gauvreau serait le « disciple québécois d'Isidore Isou », et Gabrielle Roy « un auteur classique québécois ou canadien, selon les options politiques » de chacun. Comme quoi même les rats de bibliothèques peuvent délirer...

Enfin, on ne peut laisser passer sans sourciller ce que le dossier dit de LIBERTÉ, qui serait, au dire de M. Kravetz (on voit d'ici qui le lui a « appris »), « la cible désignée de tous ceux qui estiment que la littérature ne doit jamais se compromettre avec le pouvoir fût-il le plus proche ». Qu'est-ce que c'est que cette histoire de collusion avec le pouvoir ? Parce que la revue est subventionnée ? Qui ne l'est pas ? Parce qu'elle a été indépendantiste ? Qui ne l'a été ? Parce que ses membres ne sont pas sur l'assistance sociale ? Peut-être. Parce qu'elle n'est ni marxiste-léniniste, ni trotskiste, ni formaliste, ni structuraliste, ni orientaliste, ni populiste, ni san francisciste ? Sans doute. Et aussi, probablement, parce qu'elle paraît encore.

En conclusion, une seule chose : tous ces dossiers, c'est bien beau, mais on peut se demander dans quelle mesure ils n'ont pas pour principale fonction d'occulter la véritable situation faite en France à la littérature québécoise, c'est-à-dire à nos livres, par les marchands, les éditeurs, les journalistes et autres barons de la culture.

FRANÇOIS RICARD